Le Doigt, Dalie Farah, Grasset, Par Carole Zalberg.

Lire Dalie Farah, c’est regarder évoluer une funambule en retenant son souffle. Le vide est là, qui la tente et l’effraie. Sa vie est le fil qu’elle arpente avec un mélange d’entêtement et de grâce. Pour l’équilibre, elle a les mots, elle a cette langue fanfaronne et percutante déjà déployée dans son sensationnel Impasse Verlaine.
Le doigt, dans ses premières pages, semble appartenir à un autre registre, plus direct, moins poétique que le premier roman très remarqué de l’autrice. Il est question ici non pas d’un, mais de deux doigts d’honneur, ou plus exactement de la répétition du premier à un automobiliste menaçant, et de la gifle que ce geste vaudra à la narratrice, devant le lycée où elle enseigne les lettres et la philosophie.

Or la prof exemplaire, digne enfant de la République, est presque une habituée des coups. Et pas seulement ceux reçus dans l’enfance. Chaque fois, elle pense faire ce qu’elle a à faire - intervenir, protéger, expliquer, confronter, résister.

Chaque fois, la violence la surprend en retour et n’en finit pas d’agir. La violence, dans l’histoire de Dalie, c’est une succession de secousses sismiques, fortes ou indétectables, voire oubliées et resurgissant par une faille nouvelle - une agression, une injure, une situation humiliante -, des décennies plus tard. Vient un temps où ni le corps ni l’esprit ne peuvent plus contenir les déflagrations.

Le livre part de ce point de saturation. Rejoignant la démarche d’Impasse Verlaine, il donne forme à la peur souterraine. Il est une enquête intime et généreuse à travers les strates d’une éducation, d’une condition sociale, d’un système prônant l’égalité. En guise d’indices, les motifs récurrents dans une trajectoire tout en volonté, les mille paroles cueillies au vol et rassemblées avec drôlerie. La méthode est l’audace, l’autodérision, cette politesse des écorchés, et le questionnement passé comme un beau relais à l’issue de la lecture. Qu’attend-t-on d’autre de la littérature ?